

Tanya Leighton

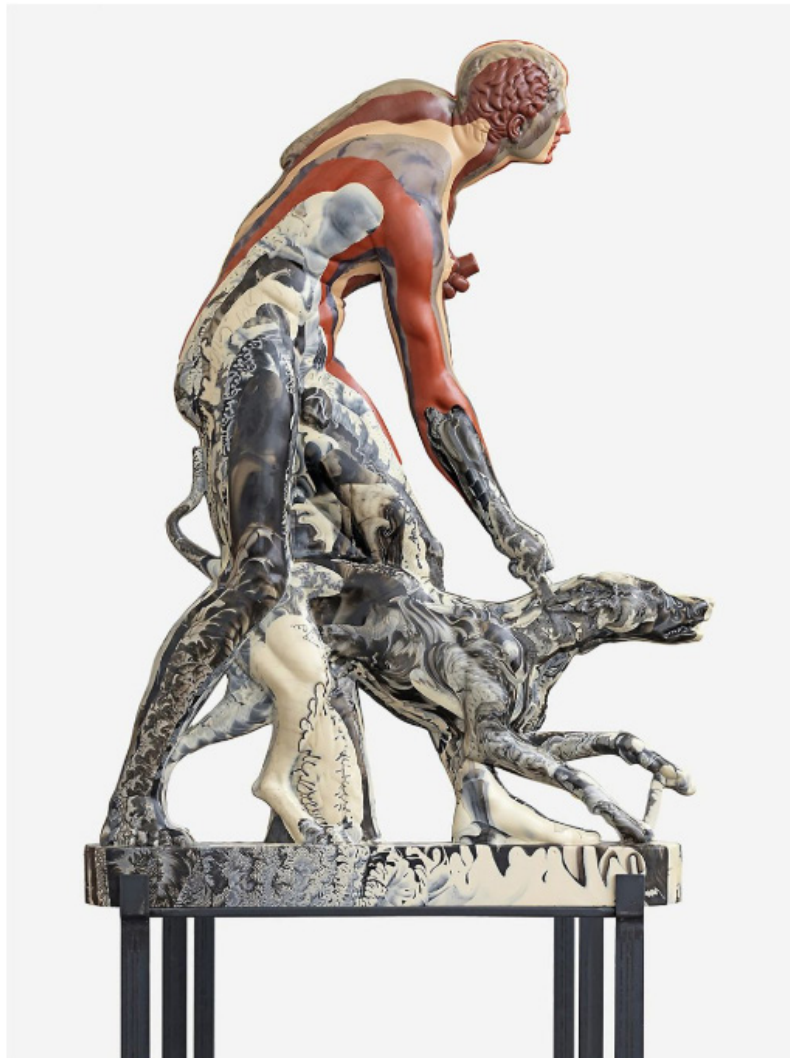


CRITIQUE

«SCULPTURES INFINIES», LE MOULAGE RETOMBE SUR SES PLÂTRES

Par [Diane Lisarelli](#)
— 13 janvier 2020 à 18:06

Confrontant des modèles antiques et leurs variations contemporaines, l'exposition du palais des Beaux-Arts réactualise l'intérêt pour cette pratique à l'heure de la duplication numérique.



The Hunter and His Dog, 2015, de l'artiste autrichien Oliver Laric. Photo
Gunter Lepkowski



Libération, January 2020

Kurfürstenstraße 156, 10785 Berlin
+49 (0)30 21 972 220, info@tanyaleighton.com, www.tanyaleighton.com

Tanya Leighton

Il fut un temps où l'on réservait aux plâtres les plus belles salles de l'École des beaux-arts. Dans la cour vitrée se toisaient les répliques d'illustres Grecs et de fameux Romains, dignes ambassadeurs de l'«antique», alors au centre de l'enseignement de l'histoire de l'art mais aussi de la pratique de la sculpture et du dessin. Puis ceux-ci ont progressivement perdu leur aura. Considérées comme des avatars du passé, inutiles pour la formation des artistes modernes, ces silhouettes immobiles, à la merci d'un temps qui n'était plus le leur, ont même été vandalisées. Quand, au tout début des années 70 aux Beaux-Arts, la jambe droite de la réplique de l'*Hercule Farnèse* fut brisée et les statues du monumental fronton d'Egine décapitées, une partie de la collection fut transférée aux Petites Ecuries du château de Versailles - dans la galerie des Sculptures et Moulages, malheureusement fermée au public en visite libre.

Certaines pièces reviennent aujourd'hui par la grande porte au palais des Beaux-Arts (Paris VI^e) pour cette exposition, fruit d'une collaboration avec le musée Calouste-Gulbenkian de Lisbonne, qui confronte des plâtres issus des collections historiques (celle des Beaux-Arts de Paris, donc, mais aussi de la Faculdade de Belas-Artes de l'université de Lisbonne) à des œuvres contemporaines. L'occasion d'interroger la pratique même du moulage, parfois réduite à sa fonction purement utilitaire, documentaire, et qui pourtant soulève de passionnantes questions. Production sérielle, variation, transformation ou changement d'échelle : autant d'aspects qui ont pris ces dernières années une résonance particulière avec le développement des procédés numériques d'enregistrement et de duplication.

Clones

Ainsi retrouve-t-on, aux côtés de la réplique d'un Apollon du I^{er} siècle avant J.-C., *Laurent*, modèle vivant scanné en 3D par Xavier Veilhan afin de constituer la matrice d'une série de pièces (variant dans le choix des matériaux, l'échelle ou encore la position). Non loin de là, *Rebekkah*, une jeune Britannique ayant pris part aux émeutes de Londres en 2011 et que Simon Fujiwara a conviée à Xi'an, en Chine, où se trouve la célèbre armée de terre cuite du mausolée de l'empereur Qin. Là, l'artiste anglais a fait produire une centaine de tirages moulés sur la jeune fille, transformée en armée à elle toute seule. Un bataillon de clones en jean, tee-shirt et pesantes boucles d'oreilles, dont trois soldates trônent ici, au milieu de fragments de leur propre corps. A leur gauche, les masques de carnaval bourrés de ciment de Jean-Luc Moulène, déclinaison du masque mortuaire, ces effigies moulées en cire que les Romains désignaient par le terme «*imago*» et qui servaient à fixer le visage de leurs défunts, à garder une trace des généalogies. A leur droite, trois tirages académiques de différentes tailles du *Discophore* du sculpteur

Tanya Leighton

grec Naucydès (IV^e siècle avant J.-C.), idéal du type de l'athlète au repos.

Du fond des siècles, ce sont, évidemment, des gestes et des silhouettes qui reviennent hanter la création contemporaine : gardant l'entrée de la salle du premier étage, deux «termes» (des bustes dont le bas se termine en gaine) inspirés de la sculpture dite du *Moscophore* (excavée de l'Acropole en 1864) ne donnent à voir que deux bras maintenant fermement les pattes d'un jeune veau. C'est là l'œuvre d'Aleksandra Domanovic qui, à l'aide de modélisations 3D, évoque le clonage et la gestation in vitro. Au rez-de-chaussée, l'Anglais Steven Claydon, avec son *Voyager Assembly*, prête à un moulage du *Vieux Pêcheur, dit Sénèque mourant* les traits du personnage joué par Wesley Snipes dans *Demolition Man* et place l'*Enfant luttant avec une oie*, d'après un original de la période hellénistique, sur une pile de palettes et sous une antenne parabolique bricolée.

Chifoumi

Loin de se limiter au détournement de classiques, le moulage permet aussi aux artistes contemporains de fixer les surfaces (émouvante série des «Façades de Berlin» d'Asta Gröting) et de révéler l'envers des formes. En scannant les sculptures évidées de [Barbara Hepworth](#) (immense artiste britannique à qui le musée Rodin consacre en ce moment une exposition) pour les retourner sur elles-mêmes, Christine Borland en dévoile le volume intérieur. De même pour Francisco Tropa qui a moulé le vide interne d'un buste de Marianne, dont on reconnaît le bonnet phrygien, et baptisé son œuvre *Republica*.

Avec *Sons*, Daphne Wright retravaille délicatement la texture et la chromie d'un moulage sur le vif de ses deux jeunes fils ; avec *LLLLLLL (Working Title)*, Michael Dean coiffe ses grands boudins de ciment teinté d'un bouquet multicolore des mains de ses enfants dans différentes positions (comme dans une partie endiablée de chifoumi). A l'époque victorienne, il n'était pas rare que les parents fassent réaliser des moulages en plâtre des mains de leurs descendants, morts ou vivants. Mais si la pratique du moulage fut rendue désuète par la diffusion de la photographie et l'abandon du canon esthétique classique, elle reste encore aujourd'hui chargée de mystère. Les plâtres trouvaient jadis leur raison d'être dans la représentation de ce qui était absent. En confrontant les collections de moulages aux créations de l'ère numérique vient donc le moment de les regarder non pas comme des substituts, mais bien pour eux-mêmes. Et de célébrer les potentialités d'une technique éminemment actuelle. ◀

[Diane Lisarelli](#)